

Ontologies : catégories linguistiques, catégories conceptuelles et l'idéal d'un monde commun

Un aspect non négligeable de *faire monde commun* c'est se parler et se comprendre. Si nous parlions tous la même langue, cette tâche pourrait sembler relativement aisée. Évidemment ce n'est pas le cas puisqu'il existe dans le monde plus de 6.000 langues différentes avec des propriétés linguistiques variées. La diversité linguistique qui existe dans notre monde est-elle une menace pour l'idéal d'un monde commun ? En d'autres termes, est-ce que la diversité linguistique est un obstacle véritable au *se comprendre* ? Une vision pessimiste consisterait à dire que oui. La diversité linguistique devrait, comme dans le mythe de Babel, empêcher *de facto* toute forme de compréhension car les locuteurs de différentes langues ne peuvent pas concevoir le monde de la même façon. Les différences grammaticales entre les langues seraient donc nécessairement identifiées à des différences conceptuelles profondes.

Le problème de la compréhension commune peut être reformulé sous l'angle de l'ontologie. Est-ce que *se comprendre* veut nécessairement dire que nous partageons une même et unique ontologie ? Une théorie de l'ontologie répond à l'une des plus anciennes questions de l'humanité, à savoir *Qu'est-ce qui est ?* Cette réponse peut cependant prendre des formes différentes selon que l'on considère ce qui existe réellement dans le monde—et qui est peu ou pas accessible directement—, ce qui existe dans notre perception du monde—qui, elle, est en grande partie partagée—, ou plutôt ce qui existe dans les façons dont nous parlons du monde—et qui peut varier grandement selon les systèmes linguistiques.

Ces deux dernières dimensions sont étroitement liées, car nos concepts mentaux de ce qui est dans le monde, c'est-à-dire ce qui existe de façon quasi universelle dans notre perception, entretiennent un lien très étroit avec le langage. Il y a deux raisons à cela : nous utilisons le langage pour parler de ces concepts, et, peut-être plus important encore, ces concepts constituent en eux-mêmes l'épine dorsale de nos systèmes grammaticaux. Chaque langue, à travers son système grammatical, force le locuteur à exprimer des distinctions particulières qui sont en fait une réponse à la question ontologique. Comme disait Roman Jakobson « ... languages differ essentially in what they must convey and not in what they may convey [les langues diffèrent essentiellement dans ce qu'elles doivent exprimer plutôt que dans ce qu'elles peuvent exprimer -*notre traduction*] ». Par exemple, à un niveau intuitif tout le monde peut concevoir la différence entre rapporter une information (par exemple, *il pleut!*) parce qu'on l'a apprise de quelqu'un d'autre (*je l'ai entendu à la radio ce matin*), et rapporter une information dont on est le témoin direct (*je vois la pluie tomber par la fenêtre*). D'un point de vue grammatical, cette distinction conceptuelle ne change rien en français, dans les deux situations je peux dire qu'*il pleut*, et si je veux préciser que je ne suis pas sûr de l'information je peux ajouter *apparemment il pleut!* Dans d'autres langues cependant, et elles représentent environ 25% des langues du monde selon Alexandra Aikhenveld, la grammaire doit exprimer la source de l'information. Ainsi, par exemple, en turc, le verbe devra être conjugué différemment selon que l'on se place dans l'une ou l'autre de ces situations.

La vision pessimiste évoquée plus haut repose sur l'hypothèse, a priori la plus simple, que l'ontologie grammaticale et l'ontologie conceptuelle (ou mentale, ou cognitive) sont

identiques. Mais lorsqu'on s'intéresse aux distinctions exprimées par les systèmes linguistiques, et aux catégories sur lesquelles celles-ci s'appuient, il devient évident que les choses sont autrement plus compliquées. A de nombreux niveaux, que nous allons présenter ici, catégorisation grammaticale et catégorisation conceptuelle ne vont pas de pair. Ceci semble suggérer qu'il n'existe pas une unique ontologie, mais plutôt deux ontologies, conceptuelle et grammaticale, en relation l'une avec l'autre ; ce qui ouvre la voie à une vision plus optimiste de la diversité linguistique.

L'exemple évoqué plus haut présente le cas d'une distinction faite au niveau conceptuel (*être témoin direct d'un événement*), mais qui n'a pas de correspondance directe dans la catégorisation linguistique de la grammaire d'une langue comme le français. Il existe d'autres cas similaires à travers les langues. Par exemple, les langues comme le mandarin ne marquent pas le temps sur le verbe. Il est évidemment impensable que les locuteurs du mandarin n'aient pas de notion conceptuelle du passé, du présent ou du futur, simplement parce qu'ils ne réalisent pas cette information grammaticalement sur le verbe.

Un même concept peut aussi correspondre à des phénomènes de grammaticalisation différents à travers les langues. Par exemple, comme Leonard Talmy l'a montré, l'expression de la manière du déplacement peut se faire de façons différentes selon que la langue exprime le déplacement par le verbe et la manière par son « satellite » (*entrer dans la salle en dansant*) ou bien que la manière est exprimée sur le verbe et la localisation sur le satellite (*danced into the room*). De telles situations sont courantes à travers les langues.

Qu'une même catégorie existe au niveau conceptuel et au niveau linguistique ne veut pas dire non plus qu'elle recoupe la même réalité, ni qu'elle distingue les mêmes classes d'éléments. Prenons par exemple le genre, masculin, féminin. Conceptuellement, ces catégories renvoient à un genre biologique ; alors que linguistiquement cette distinction est largement ignorée : *une sentinelle* désigne un soldat, jusqu'à récemment encore typiquement un homme ; *le bébé* reste masculin quel que soit le genre de l'enfant (*une bébé* n'existe pas, et on dira que *Lila est un joli bébé*), *la tortue*, *la sauterelle*, *le moustique*, *le pou* n'ont qu'un seul genre grammatical alors que l'animal en a deux. De façon similaire la distinction massique / comptable est exprimée différemment dans différentes langues sans que l'on puisse l'associer à des différences conceptuelles : *meuble*, *spaghetti* et *échafaudage* sont des noms comptables, alors que *furniture*, *spaghetti* et *scaffolding* en anglais sont des noms de masses. Ainsi, alors qu'on dira « *on a des spaghettis pour le dîner* » en français, en anglais on devra dire « *we're having spaghetti for dinner* » (donc *du spaghetti* et pas *des spaghettis*). De même, certains *pluralia tantum* (noms qui n'ont pas de variant singulier) ne sont pas de vrais pluriels mais désignent des objets singuliers (*les lunettes*, *les ciseaux*, *les rapides*) et certains singuliers désignent une pluralité (*l'équipe*, *un troupeau*, *une foule*). Ces exemples sont légions.

A l'inverse il existe aussi des cas où la grammaire marque des distinctions linguistiques sans que celles-ci correspondent à de véritables distinctions conceptuelles. Ou bien, la distinction existe au niveau conceptuel mais n'est plus associée directement à la distinction grammaticale. Prenons par exemple les expressions déictiques *-ci* et *-là* en français. Historiquement, la première était associée à une distance proximale (proche du locuteur) et la seconde à une distance éloignée. Aujourd'hui, cette distinction s'est largement effacée : on peut dire *je suis là* en faisant référence à l'endroit même où l'on se trouve (donc par définition proximal) et on peut utiliser *celui-ci là-bas* pour désigner un objet lointain.

L'ensemble de ces situations de disparité nous apprend que chaque être humain utilise en réalité couramment deux ontologies : l'une, grammaticale, associée à la langue et l'autre, conceptuelle, associée au (reste du) patrimoine cognitif humain. C'est ainsi qu'est

évitée la situation contradictoire dans laquelle une seule ontologie, unique et partagée, devrait être aussi différente selon la langue.

Sachant cela, il n'y a aucune raison de craindre que les différences linguistiques nous éloignent l'un de l'autre (au-delà de la différence lexicale bien évidemment). L'existence de deux ontologies, linguistique et conceptuelle, est précisément, ce qui fait que la diversité linguistique ne menace pas d'une façon sérieuse l'idéal de compréhension commune. Pour se comprendre il n'est pas nécessaire d'effacer les disparités ontologiques, ni de réduire les différences grammaticales entre les langues à une seule ontologie. Il n'est pas même nécessaire de comprendre la nature des différences ontologiques (même si les linguistes se passionnent à le faire). Non, il suffit tout simplement de comprendre qu'il y a des différences grammaticales qui ne menacent pas fondamentalement l'unité des distinctions conceptuelles. Cette double ontologie, grammaticale et conceptuelle, nous permet de développer une vision beaucoup plus optimiste de la diversité linguistique qui est alors simplement un état de fait. Les langues manipulent essentiellement des ontologies grammaticales ; et l'être humain a la capacité d'en manipuler plusieurs, c'est le cas dans le multilinguisme (qui, rappelons-le, est la norme dans le monde), dans la traduction, dans l'apprentissage des langues. La diversité linguistique fait partie de ce que nous sommes et c'est très bien ainsi.

Isabelle Roy
Laboratoire de Linguistique de Nantes LLING-UMR6310
&
Bridget Copley
Structures Formelles du Langage SFL-UMR7023

9191 caractères espaces compris

“Pour aller plus loin”

- Wolff, Phillip, and Barbara C. Malt. "The language-thought interface." *Words and the Mind* (2010): 3. Oxford University Press.
 - Moltmann, Friederike. "Natural Language Ontology." (2020). R. Bliss and J.T.M. Miller (eds.) *Routledge Handbook of Metametaphysics*.
 - Moltmann, Friederike and Massimiliano Carrara (2016). On Hokusai's woodblock prints. <https://blog.oup.com/2016/11/hokusai-woodblock-prints-art/>
-